

Pays-lock

Roman

Kettly Mars

C'est l'histoire d'une improbable passion amoureuse en pays-lock. Une histoire qui parle beaucoup de la mort mais qui dit aussi une terrible envie de vivre et d'aimer.

« Bien sûr, je me remets mal qu'il fasse si tendre au creux de moi et qu'il y fasse si seul... mais faut-il à tout prix m'en remettre ? »

Yanick Jean

Hier soir j'ai dormi avec toi pour la première fois. Ça faisait longtemps que je n'avais passé la nuit chez un homme. Mes amants viennent plutôt à moi, ils sont généralement mariés. Je suis rentrée à la maison un peu avant midi. Avril avait emporté les dernières brises de la saison fraîche et mai amenait une chaleur neuve et vibrante, prélude à l'été brûlant. Ça et là, les flamboyants au bord des rues rougissaient l'asphalte de leurs pétales tombant à chaque coup de vent nerveux. On dirait des plaques de sang rouge vif que le roulement des pneus des voitures coagulait après un moment. Un rouge carnivore qui s'est infiltré dans mon sang. En quittant ton appartement, la lumière du milieu du jour me tombait droit dessus et m'ouvrait la tête. J'ai vite cherché mes lunettes de soleil pour ne pas défaillir. J'avais envie de rouler des heures dans ma voiture, de filer seule sur des kilomètres devant moi, d'arriver jusqu'à la mer, sur la côte des Arcadins. Le vieux fantôme de mon enfance me revenait ce matin-là dans les rues étroites de Pétion-Ville. Une voiture sur une route infinie bordée d'arbres géants, la caresse du vent, la nuit tombant devant mes yeux, la mer du métal en fusion, des étoiles hésitantes dessus l'horizon. Mais il n'y a plus nulle part où aller. À cause de la rareté de carburant, on ne fait que des sauts de puces en voiture pour assurer les besoins essentiels. Les routes pour sortir de Port-au-Prince ne sont plus sûres, les quartiers ne sont plus surs, exister n'est plus sûr. La capitale et ses banlieues sont devenues un vaste terrain de chasse. De chasse-à-l'homme. De chasse-à-la-femme.

Je suis rentrée un peu avant midi chez moi. Il y avait dans la lumière de ce dimanche matin-là comme une rage de vivre. Un feeling effrayant et enfiévrant en même temps. Je n'ai pas pu maîtriser ce qui m'arrivait, je ne l'avais pas cherché. J'ai passé le plus fort de ma vie à contenir mes émotions jubilatoires ou noires et je m'en portais plutôt bien. En un moment j'ai perdu le contrôle de tout et j'en ressentais une sublime brisure. Dans ce dimanche aux chaleurs de midi, moite de pétales rouges, il y avait encore ton goût sur mes papilles, dans mon sexe la dure empreinte de ton sexe qui m'avait aimée jusqu'au petit matin. C'était le dimanche de la Fête des mères et je n'étais pas pressée de retrouver les jumeaux. Ils m'attendaient en regardant la télé. Ils ont su en me voyant arriver que j'avais passé la nuit avec quelqu'un, un homme, surement. Les gamins ont des antennes plantées dans mon corps qui leur appartient. Une mère c'est ça, un territoire clos, une tendresse exclusive pour des êtres sortis d'elle. Une tendresse qui vous émerveille et vous bouffe impitoyablement. Ce matin-là, une partie de moi leur avait été ravie. Une partie que je gardais désormais pour toi et qu'il fallait que tu touches encore absolument. Nous n'avions pas beaucoup de temps. Cette conscience de la fuite du temps a été notre miroir, notre abîme et notre frénésie dès le premier jour où nous avons mis nos corps ensemble. Une blessure qui nous nourrissait et que nous devions lécher avidement pour la préserver au cœur du chaos de la vie ici.

Myriam m'a regardée à la dérobée, la tête dans les épaules comme à son habitude. Elle a toujours l'air d'avoir froid, Myriam, quand elle se déplace dans l'appartement. Comme une chatte. Une chatte qui boite légèrement, d'une cadence oblique et feutrée que la poliomyélite a laissé dans son corps depuis l'enfance. Depuis presque une année qu'elle m'aide dans l'appartement, c'était la première fois que sa patronne découchait. Elle n'a pas d'enfants et semble avoir adopté les miens. Les regards inquisiteurs de Bobby et Phayo m'ont émue mais rien qu'un moment. Sentir vivre ma peau avait en ce moment plus d'importance que tout le reste. Je ne voulais penser qu'à moi-même, qu'à jouir de toi comme d'un espace où me chercher et me perdre. J'en avais besoin. Je vivais pour moi, rien que pour moi. C'est toi qui me rendait comme ça.

Hier soir tu m'as dit de prendre de toi tout le plaisir que je pouvais. De te prendre. Prendre. Verbe actif masculin, pluriel, sans objet particulier, comme cogner, taper, fourrer, déflorer, couper, démonter, frapper, plumer. C'est ainsi que beaucoup d'hommes disent quand ils parlent de nos corps de femmes, de pénétrer nos corps de femmes avec leurs sexes faux-poings, mortiers, béliers, matraques, poignards, boutoirs. Et ils croient qu'on aime ça, comme ça. Plus c'est dur, plus ça dure, plus c'est bon. Parole d'évangile. Et tant pis pour la tendresse. Tant pis pour les frissons mort-nés. Toi, tu m'as laissé la liberté de te prendre, de venir vers ton corps. Tu t'es offert simplement, ton corps avec toi. C'est tout ce que tu pouvais me donner et pas pour longtemps. Tu ne pouvais me faire aucune promesse. Et tu me l'as dit. Une honnêteté brutale qui aurait dû me faire fuir. Tu m'as dit aussi qu'il pourrait y avoir quelque chose de bon entre nous. Ou peut-être pas. Tu n'avais aucune certitude, rien que des hésitations au bout de tes doigts et je suis restée. Mon instinct me disait de rester et de vivre, et de guérir, tout en sachant que ce qui m'arrivait ne pouvait tomber au pire moment. On ne met pas un homme dans sa peau quand la ville se transforme en un champ de mines, quand on n'avait jamais mis un homme dans sa peau comme ça avant. De temps à autres une mine saute et prend des vies. Je vais oublier qui je suis, où je suis, oublier les corps abandonnés dans les rues, oublier que mon corps est mort une fois. Oublier les pneus enflammés aux carrefours, les rançons pour traverser les barricades et rentrer chez soi. Oublier les kidnappings et les viols plus nombreux chaque jour, oublier le sang sombre des femmes piétiné comme les pétales de flamboyants sous les pneus des voitures, oublier la violence et le danger qui peuvent surgir de la brise douce du matin ou du soleil sur la mer fatiguée de Port-au-Prince dont les quartiers se transforment un à un en zones de non droit. On ne viole plus dans l'intimité des foyers, dans la pénombre des arrière-cours, dans le silence de la honte, comme au temps des douleurs respectables. Aujourd'hui on kidnappe et on viole contre rançon. Une occurrence brutalement systématique.

Nous avons mangé des mangues Francisque sucrées et juteuses au petit-déjeuner, j'ai bu du café et toi du thé de gingembre. Je suis rentrée vers midi chez moi. Il n'y avait pas beaucoup de voitures de ce côté de la ville. Rue Clerveaux, on se pressait à la pâtisserie Lavoine pour acheter le gâteau des mamans. Il ne faut pas trainer. Devant la pâtisserie, j'ai donné quelques gourdes à un petit gars gris comme la rue pour *surveiller* ma voiture. Une taxe de parking ou l'occasion de donner de quoi manger à un enfant des rues. Je n'ai pas acheté de gâteau, juste quelques tartelettes aux fruits pour Bobby, Phayo et Myriam ; je prends beaucoup moins de sucre et m'en porte mieux. J'ai maigri depuis l'an dernier, je suis heureuse d'être bien dans ma peau au moment où tu me vois nue. Quatre kilos de moins te font une nouvelle femme, une nouvelle essence à ta féminité. Ce dimanche matin les gens dans les rues font quelques courses et se dépêchent de rentrer chez eux. Quelque chose se prépare. La République brûle sur les réseaux sociaux. Les slogans font monter la tension. Il faut tout foutre en l'air. On en a marre de se faire piller, dépouiller, kidnapper, violer, abuser par les politiciens, les cartels mafieux, les oligarques, les gangsters seuls ou fédérés, les prêtres et pasteurs toutes dénominations confondues, les bòkòr¹, les bourgeois mulâtres, le Core Group². On en a marre de la faim, de la fumée toxique des piles de fatras qui brûlent sous chaque pont de la ville, du black-out. Ça sent des nouvelles manifs violentes. Ça sent le gaz lacrymogène, la répression, les os qui craquent sous les matraques. Ça sent aussi autre chose qu'on ne connaît pas encore. Un nouveau pallier dans la descente aux enfers.

Il flotte dans l'air le redoutable sentiment que l'anarchie a sombré dans le chaos et va frapper comme un tsunami, après que ses eaux se sont repliées pour ramasser l'énergie dévastatrice. L'opposition politique essoufflée et divisée se débat depuis des mois pour faire sauter l'inertie létale du pouvoir. Sans résultats. Rien ne va, rien ne marche, le peuple a faim. La corruption généralisée de l'Etat est en mode auto-contrôle et imprègne la vie à tous les niveaux des échanges humains. Des dizaines de manifestations ont eu lieu l'année passée et continuent encore même si leurs intervalles ont diminué. Des fleuves d'hommes et de femmes ont déferlé dans les rues. Une clameur. Ce président-

¹ Prêtre vodou qui sert des deux mains, i.e. pratique la sorcellerie.

² Groupe établi en 2004 par le Conseil de sécurité de l'ONU, constitué des Etats-Unis, de la France, du Canada, du Brésil, de l'Espagne, de l'Allemagne et de l'U.E. et dont la vocation est de formuler des conseils en vue de la résolution des crises socioéconomiques et politiques en Haïti et de faire avancer la démocratie dans le pays.

marionnette placé par le parti mafieux au pouvoir, on n'en veut plus. On veut qu'il foute le camp. Un nouveau départ. On veut toujours un nouveau départ, on le réclame à cor et à cris. Mais qui va remplacer quoi ? Il n'y a pas mieux en face. Plus ça change, plus c'est pareil. On n'en peut plus de recommencer. Qu'est-ce qui est différent ce dimanche de Fête des mères sous le soleil indifférent et triomphant ? L'équation politique s'est dotée de nouvelles inconnues. Le banditisme opportuniste, bras informel des gouvernements et de l'oligarchie compradore depuis la chute de la dictature en 1986, prend plus de place, avec plus d'armes, une nouvelle autonomie, une conscience de ses capacités de brouiller entièrement les cartes. De paralyser la vie, les vies. Les maîtres du jeu sont en train de changer.

Et c'est ce moment que tu choisis pour entrer sous ma peau. Sais-tu que je suis une femme aux amours sonnantes et trébuchantes ? Une femme qui calcule, qui doit élever seule deux fils qu'elle n'a pas voulu avoir, des jumeaux qu'elle a appris à aimer d'un amour douloureux et absolu ?

Le bougainvillée irisé devant chez Lavoine est couvert de fleurs, il brûle comme un buisson ardent.

Mes muscles ont tremblé. Mes traits se sont tendus, je ne devais pas être belle, ma bouche s'est tordue de jouissance pendant que tu me caressais, les yeux grands ouverts. C'était la souffrance du plaisir sans calcul. Le lâcher prise. L'intense défaite. Je n'en avais pas honte. J'ai bu avec soif tout le plaisir que tu m'avais offert, dès notre première fois. À quarante-six ans, je suis entrée dans un passage nouveau, un orgasme qui ressemblait à une course palpitante sous une pluie de fleurs et de larmes. Le silence après était éblouissant. Toi et moi nous avons trouvé une complicité, une affinité de métaux rares. Mais je n'en veux pas de cette affinité. Je lui mets mon pied dans le cul. Je n'y crois pas. Je ne suis pas faite pour ça.

Les garçons ont levé les yeux de l'écran de la télévision et m'ont accueilli de leurs questions muettes. *Où étais-tu ? Pourquoi gardes-tu tes lunettes de soleil dans la maison ? Tu vois, il fait jour, et tu n'étais pas là. Ta main n'a pas encore caressé nos cheveux. Qui tes mains ont-elles touché, Manman ?* Mon cœur a flanché, comme à chaque fois que je partage leur amour. Un malaise fugace. Que peuvent comprendre ces deux bouts d'hommes de presque onze ans du soleil dans mes yeux ce midi-là ? Du soleil à ma poursuite jusque dans le refuge de la maison ? Et des bouquets de flamboyants dont le rouge palpite à fleur de mes cils ? Ils ont peut-être vu pour la première fois l'autre femme qui est leur mère, la brève image d'une femme en train de capituler. Ils ne sont pas venus me faire la bise. Pas tout de suite. Pas maintenant que je t'ai sous la peau. Ils te devinent, te flairent et me laissent un moment, le temps de reprendre mes marques dans la lumière de la maison. Quand ils m'auront retrouvé ils viendront m'embrasser, me mettre leurs bras autour des épaules, le nez dans mon cou et me dire bonne fête Manman. Ils ont appris à l'école un poème qu'ils vont me réciter d'une seule voix. *Voici une fleur des champs... et une goutte de rosée... pour la plus belle des mamans...* Oh oui, comme je voudrais être la plus belle des mamans.

C'est vous, Désirée ? Tu es revenu dans ma vie avec cette phrase de trois mots. Une lueur amusée dans tes yeux, tu me parlais bas. Je me suis dit : Tiens, il est encore au pays, ce bougre ?! Je t'avais complètement oublié mais je t'ai reconnu comme si notre première et seule rencontre datait de la semaine passée. J'ai une bonne mémoire des visages. Pendant ce temps, le ministre de la Santé publique faisait son discours de circonstance qui devenait long. C'est tout ce que tu m'as dit en me revoyant après un an et des poussières. Tu t'étais arrangé pour te retrouver à mes côtés pendant l'allocution ministérielle. J'ai suivi ta manœuvre du coin de l'œil. Tu voulais peut-être me dire avec cette question laconique que tu ne m'avais pas oubliée et que tu savais que je ne t'avais pas oublié non plus. C'est fou ce que deux étrangers peuvent se dire sans échanger un mot. Et la qualité de ce dialogue muet est d'autant plus élevée qu'elle obéit à un réveil soudain et assumé des sens plutôt qu'à l'habituelle pudeur feinte. Pourquoi étions-nous restés tout ce temps, sous le même soleil, respirant la fumée de caoutchouc brûlé ou l'effluve des jasmins de nuit sans nous voir, sans nous toucher ? Oui, c'est moi, je t'ai répondu, amusée aussi. Mais je ne souriais pas. Quand un femme sourit à un homme il croit qu'elle veut aller dans son lit.

Je t'ai retrouvé, étonnée, je t'avais peut-être oublié. Cet après-midi au cocktail, ton sourire et l'air autour de ton corps volaient un peu de la lumière. Je t'ai trouvé beau. Mais je ne voulais pas, je ne cherchais pas à t'aimer. Je ne cherche jamais à aimer. J'étais loin d'imaginer la possibilité d'un amour, mon corps, ma tête, mon cœur à mille lieux de toi. Nous nous étions rencontrés il y a près d'une année à un cocktail comme celui-ci. J'y étais venue à l'invitation de Saïka. Ça la rassure beaucoup de me savoir dans l'assistance quand elle doit jouer son rôle de politicienne, de troisième sénatrice de l'Ouest, quand elle doit sourire, mentir, promettre, dénoncer. Faire son cinéma. Toi et moi, on s'était dit quelques gentillesse, en s'observant un moment, se jaugeant, se trouvant pas mal. Pendant deux ou trois minutes on s'était même fait du charme. Une ébauche du jeu de séduction, l'instinct nous poussait à nous plaire et nous impressionner. Il faut assurer la survie de l'espèce. Et cela se fait encore mieux quand on a son deuxième verre de vin rouge dans une main, un petit four dans l'autre et un bourdonnement de voix en arrière-plan. Je portais une robe bordeaux avec des manches longues qui me moulait juste assez. J'étais bien dans ma peau cet après-midi-là. Zi ! Viens par ici ! Saïka m'a appelée pour une photo avec quelques amis. Robert, son mari, un avocat bien coté dans le milieu

est là aussi. Il est fou de Saïka même après vingt ans de vie conjugale. Il soutient son épouse à cent pour cent dans toutes ses actions et profite de sa position de femme puissante pour tirer quelques avantages collatéraux. Entretemps tu as été happé par tes obligations et la suite du programme. Après le ministre, ta voix dans le micro rappelait l'engagement de ton organisation à accompagner le gouvernement haïtien dans sa lutte pour réduire la mortalité infantile, assurer la santé et la protection des enfants et des femmes en difficulté, et ceci, et cela. Un discours que tu dois débiter avec conviction un pays après l'autre, une crise après l'autre. D'où qu'elle provienne, la détresse a le même regard mouillé sur les brochures des bailleurs de fonds internationaux. La dernière fois tu m'avais donné une carte de visite que j'ai mise dans un tiroir de mon bureau à la galerie. Un automatisme professionnel, la carte de visite. Un rituel aux suites imprévisibles. Il y avait depuis un an ton nom dans un tiroir de mon bureau, parmi ces cartes de visite que je ne consultais presque jamais. Des cartes de visites d'hommes et de femmes qui m'ont peut-être désiré le temps d'un fantasme. Oh, ce foutu prénom que je porte. Désirée. Je le garde encore parce que ma mère l'avait choisi pour moi, elle m'avait désirée tellement, elle voulait que je ne l'oublie point. Et puis après quelques jours, je ne me suis plus souvenu du visage dont le nom se trouvait sur le carré de bristol dans un tiroir du bureau où je m'assois pour travailler. Je ne savais peut être pas que la carte se trouvait dans mon tiroir et qu'il disait le nom d'un homme rencontré et oublié. Un homme que j'attendais depuis près d'une année ou depuis toute ma vie ou que je n'attendais pas.

Quand je t'ai revu, quelque chose s'est passé. Comme si tout ce temps avait exacerbé un besoin l'un de l'autre qui nous a pris au dépourvu. Comme si nous nous rendions compte qu'il était presque trop tard et que nous avions un destin à accomplir ensemble. Ça ne me ressemblait pas de ressentir ce genre de choses-là. Nous nous connaissons. Nous nous étions cherchés. Evidemment c'est de la folie ce que je dis là. Et cette certitude s'imposait à nous chaque fois que nos regards se croisaient dans l'assistance bruyante. Tu allais d'un groupe à l'autre, saluait les autorités du gouvernement, donnait une accolade par-ci et une poignée de main vigoureuse par-là à tes collègues de la communauté internationale, les femmes et les hommes politiques du pays. Toute cette chorale qui chante faux.

Ça m'a étonnée que tu m'aies préférée à Saïka. Quand mon amie est là, les femmes autour d'elle palissent. Tout le monde veut Saïka. Parce qu'elle est jolie, intelligente et a un beau corps. Mélange dangereux. Parce qu'elle est douce et aime les enfants, elle en a quatre, deux filles et deux garçons. Parce qu'elle se sert des gens qu'elle peut aimer et détester bien vite. Parce qu'elle peut être une ennemie cynique et redoutable. Parce qu'elle est un fort que des hommes voudraient prendre d'assaut. Je suis l'une des rares personnes à savoir que dans ses jeunes années Saïka a aimé des femmes. Elle aime les femmes moins que les hommes mais il peut lui arriver de rencontrer une sœur au parfum surprenant et d'en être profondément perturbée. Mais elle sait qu'elle a intérêt à oublier le parfum surprenant des sœurs si elle veut terminer son mandat de parlementaire et en faire un autre éventuellement. L'homosexualité n'existe officiellement pas dans notre pays. La bisexualité non plus. Surtout pas au Parlement où trônent quatre-vingt-dix-sept pourcent d'hommes, les gardiens de la morale publique avec grand M. Le rejet est là, faux ou réel, extrême, hypocrite, masqué, rusé, opportuniste et intéressé. Le moindre faux-pas peut mener à l'opprobre. Il ne faut jamais oublier la Bible qui dit que... C'est ancré dans nos fibres. Bref. Peut-être te doutais-tu que Saïka pouvait tomber terriblement amoureuse de toi et que ce serait politiquement incorrect de la baiser. Tu t'es pris dans la lumière sereine de mon sourire. Du fake, du répété, ma posture pour accrocher et tester. Une petite touche de mystère sympathique. Juste assez. Je me vois faire, j'ai appris à me regarder lentement dans un miroir, à m'inventer des émotions, des réserves, des ouvertures dissimulées. Je suis assez sereine, je bois toujours quelques verres dans les réceptions, la façon de gérer mon malaise d'être dans le monde. Mais je maîtrise mon alcool et je rentre toujours chez moi sans incident. Je dois préserver mon image de femme aux pieds bien ancrés dans son monde d'hommes. L'entrepreneure milieu quarantaine, spécialisée dans l'artisanat d'art, propriétaire de la galerie-boutique *Makaya*, classe moyenne en chute libre qui survit dans un milieu en déperdition grâce aux largesses de son amant. Si tu savais. Moi, je te trouve intelligent, sensible, bon acteur, je sens un point faible quelque part d'essentiel en toi que je ne saurais nommer. Mais ton sourire ne me trompe pas, ton âme est frileuse et tu sais bien te protéger. En dehors du côté mondain de tes fonctions, tu es un solitaire. Je ne suis pas la seule avec une carapace autour du cœur. Tu as peut-être laissé un morceau de ton âme là-bas, dans ce pays lointain d'où tu viens. C'est pour Saïka que je suis venue à ce cocktail où je t'ai

retrouvé, pour assister au lancement de la campagne contre la violence sur les enfants auquel ma meilleure amie prête son image de sénatrice et dont ton organisation est partenaire. Saïka fait de la politique comme d'autres font de la course de fond. Elle vit dangereusement, rencontre des gens dangereux et souvent elle ne s'en rend pas compte. C'est ça la politique. Un ballet d'évitements, de complicités douteuses, de cynisme. A sa place je serais épuisée, il me semble que cinquante pourcent de son temps se passe à parler, à convaincre ou piéger. Tu m'avais retrouvée et les beaux yeux de Saïka ne t'ont pas ému.

Tu arrivais au coin de mon œil droit. Sous la véranda aux carreaux blanc et noir, tu faisais de longues salutations avant de partir. Je n'ai dit aurevoir qu'à Saïka. Mission accomplie. Je filais en douce. J'ai espéré que tu ne m'avais point vue. J'ai espéré que tu ne m'appelles point. Désirée ! Vous partez déjà ? Drôle de question, les invités s'en allaient par petits groupes et passaient le grand portail en fer ouvragé de l'hôtel. Un jasmin de nuit relâchait d'insistantes effluves. Ces moments sont toujours un peu embarrassants. Tu m'as rattrapée sur le parking, tu m'as effleurée le bras et m'as demandé : Désirée... me permettez-vous de vous appeler au téléphone ? Une prière au fond des yeux et une ombre de sourire sur tes lèvres pour dissimuler ta gêne ou ta déception si je disais non. Ou peut-être ton soulagement si je disais non. Je t'ai dit : Oui, mais à une condition. Laquelle ? Appelez-moi Zi.

Des fois c'est bon de ne pas être un homme, de ne pas avoir à prendre les devants, à approcher, rôder, épier, attendre le moment, la minute juste, l'unique seconde de chance qui peut s'envoler et éclater comme une bulle de savon soufflée au soleil par un enfant. Cette seconde qui mènera peut-être à un émerveillement. Je n'approche jamais les hommes. Je les veux quand ils me conviennent mais ce n'est pas à moi de le leur dire. Je ne saurais pas comment faire ce travail, sentir une femme, la flairer, supputer si elle mordra à l'appât. Cette fois-ci tu n'attendrais pas que le hasard prenne une année avant de nous mettre encore en présence l'un de l'autre. Tu n'avais pas ce temps devant toi. D'autres horizons te faisaient de grands signes. J'ai dit oui parce que je t'ai trouvé sympathique, entreprenant, juste assez arrogant, ton intérêt m'a flattée mais j'ai espéré que tu ne m'appelles point. J'ai eu l'éternel réflexe de conquête moi aussi. Mais je ne voulais surtout pas rompre l'équilibre émotionnel dans lequel je vivais et qui me protégeait des éclats de violence du quotidien. Souvent les hommes se dégonflent après une avancée audacieuse auprès d'une femme qu'ils viennent de rencontrer. L'alcool incite certains à des enthousiasmes galants mais éphémères. Quand ils sont sobres, que le soleil ou le café ramène chaque chose à sa place, ils se souviennent qu'ils ont une femme, ou deux, que depuis quelques temps ils sont en panne de performance ou qu'ils sont accros au viagra. Sur le parking de l'hôtel, pendant que je me glissais dans ma voiture, l'écho lourd d'une rafale d'arme automatique a ébranlé la nuit.

Mais tu l'as fait, tu m'as appelée dès le lendemain et m'a invitée à dîner. Nous avons pris rendez-vous le samedi suivant au restaurant d'un hôtel avec une vue sur la baie de Port-au-Prince. Ce dîner où nous nous sommes raconté nos vies, ou presque.

J'ai aimé cette première fois, notre première rencontre, les questions voilées, les curiosités tâtonnantes, les informations essentielles éludées, nos mensonges pieux. Nos white lies. Au restaurant dinaient surtout des étrangers, il n'y avait des Haïtiens que sur une seule table, fêtant discrètement un anniversaire. Tu étais moins pétillant qu'au cocktail quelques jours plus tôt, plus discret, peut-être fatigué de ta semaine de travail. Tu n'avais pas non plus à faire ton show de Représentant résident. Mais déjà la petite flamme dansait doucement dans tes yeux quand tu me regardais. Tu fermais les paupières à demi, respirait fort, semblant réfléchir, et me posait des questions, des tas de questions. Probablement pour ne pas me laisser le temps de t'en poser moi-même. Tu m'as seulement dit que ta femme et tes trois enfants vivaient à l'étranger, que ta femme et toi vouliez divorcer. Ouais, je sais. So predictable.³ Scénario classique pour apprivoiser les amours fugaces. Ce n'était pas nécessaire de te donner tout ce mal, mon ami. C'est toujours la même histoire avec vous, vous êtes ou bien divorcés ou bien séparés de vos femmes, et malheureux, les mains et la tête avides de caresses. Mais tu ne m'as rien dit de plus de ta vie de toute la soirée. D'où tu viens ? Pourquoi tu portes ce prénom catholique ? Ne devrais-tu pas plutôt être musulman ? Es-tu sensé boire de l'alcool ? Quelles sont tes folies ? Comment peux-tu avoir le ventre aussi plat à ton âge ? Je devine tes muscles sous ta chemise à manches longues. J'ai aimé tes gestes quand tu as tombé ta veste et relâché ta cravate. C'était comme si je te regardais faire par le trou d'une serrure. Tu revenais d'une réunion de chefs de missions sur la situation sécuritaire de la capitale se dégradant de manière alarmante. Il devenait de plus en plus difficile d'envoyer des cargaisons de médicaments en province, les nouveaux lords de guerre occupaient les routes nationales au sortir de la capitale. Ils rançonnaient ou volaient, ou les deux, quand ils ne se battaient pas entre eux pour gagner des territoires dont ils chassaient les riverains et brûlaient les maisons. Tu parais bien plus jeune que ton âge, tu as fêté tes soixante ans le mois dernier m'as-tu dit. Les êtres comme nous avons ce privilège de concentrer la mélanine dans la nuit de nos peaux pour y ralentir le passage du temps. J'ai découvert que tu es le secret fait homme. Mais ça me va, les hommes secrets sont en général discrets et moins j'en saurai de toi, moins tu me manqueras quand tu seras parti. Car tu partiras. C'est ce que je me suis dit, comme un

³ Tellement prévisible.

tas d'autres choses que je me suis dit pour que mes mains ne tremblent pas, pour ne pas hésiter à te toucher. Mes doigts me brûlaient de toucher la nuit de ta peau.

Tu serais le premier homme à me demander de quel lieu je venais, qui j'étais, pourquoi je me faisais tant mal. Tu as senti ma fêlure. Je ne t'ai pas dit qu'on m'a volé mon corps. J'avais seize ans. Un viol banal en somme, dont je n'ai parlé à personne. Un ami de mes frères profitant de l'absence de mes parents de la maison. Hugo me l'a fait. Je ne saurai jamais pourquoi. Il était mon ami, presque un frère. Je ne peux pas partager cela avec toi, cette combustion fossile, mon corps mine de charbon qui se consume lentement, qui me demande des fois toute l'énergie du monde à oublier. Jusqu'à aujourd'hui. Sans le savoir, tu me dis de prendre repos du passé. Je t'en suis reconnaissante même si je me sens lâche de ne pas t'en vouloir comme j'en ai voulu à tous les hommes qui ont touché mon corps avant toi. Je me laisse tomber, je laisse tomber ce qui me portait et me dressait contre la vie. Je ne te dirai rien de ce qui me brûle. Nous n'avons qu'à nous sentir, nous deviner et faire une bulle d'éternité de cet ectoplasme rouge, translucide et mouvant en train de prendre forme sous nos yeux étonnés.

Un, deux, trois, dix jours. Tu ne me donnes pas signe de vie. Avons-nous bien diné l'autre fois au restaurant de cet hôtel aux boiseries d'un autre temps ? Dans un jardin comme un préambule de paradis ? Le poisson grillé, un capitaine, n'était-il pas épicé à souhait ? Ne nous sommes-nous pas raconté nos vies avec les omissions qu'il fallait ? Y-avait-il bien la courbe d'un croissant de lune, comme un fil d'or pur dans le ciel, caché dans la ramure d'un manguier ? Quand nous sommes sortis du restaurant, ton chauffeur ensommeillé a avancé la voiture et m'a coulé un regard oblique. Il est peut-être le seul à connaître tes escapades, tes conquêtes et tes défaites, il est ton complice, que tu le veuilles ou non. À combien de rendez-vous galants t'a-t-il déjà conduit depuis que tu es en mission ici ? Il était encore tôt, juste après neuf heures du soir, mais la rue était vide et sombre, les riverains cloîtrés chez eux. Ici le couvre-feu est endémique, comme l'insécurité, comme le stress, comme le viol, comme le black-out. Une femme seule dans la rue à la tombée de la nuit connaît le risque de son geste. Je connais le risque de t'approcher, il est physique et mental. Arrivée chez moi je t'ai écrit un mot pour te dire que j'étais bien rentrée et tu m'as remercié en retour de ma compagnie. Tu m'as répondu tout de suite. Et puis silence radio. Tu as cessé d'exister. C'est quoi cette technique ? Tu me fais languir ? Ce sont les femmes qui font languir les hommes en général. Ou bien t'es-tu ravisé pour respecter la tacite et universelle injonction aux expatriés : *don't go native* ?⁴ Tu ne sors que tes collègues étrangères ? Si tu savais comme je me fous que tu ne m'appelles pas, même si mes yeux attendent ton nom sur l'écran de mon téléphone. Je ne vais pas t'appeler parce que je ne sais pas le faire. Je te laisse ton job. Mais n'attend pas trop, sinon je vais trouver des raisons valables de t'oublier. Je fuis les hommes même quand je ne suis jamais sans homme. C'est peut-être pour cela qu'ils s'intéressent à moi. Je ne t'ai pas dit l'autre soir au restaurant que j'ai un homme dans ma vie depuis bientôt deux ans. De toutes tes questions, tu ne m'as pas demandé si j'avais un homme dans ma vie. Etrange, très étrange même. Avais-tu pris des informations sur moi ? Craignais-tu une réponse affirmative ? Je ne serais pas à cette table de restaurant si tu n'exerçais pas une attraction sur moi. Cela tu le savais. Mais tu ne sais peut-être pas que les hommes sont une utilité, un confort, une commodité, une chaleur. Ils sont le sang, la douleur, la blessure. Il ne faut jamais, jamais leur faire confiance. Je ne cherchais pas une aventure. Toi, j'ai eu besoin de te parler, de me rapprocher de ton souffle, je ne sais

⁴ Ne te mélanges pas aux locaux

pas pourquoi. Ou bien si, je sais, il y a des océans, des déserts, des milliers de kilomètres entre nous que nous n'aurons pas le temps de franchir. Tu portes un ailleurs en toi qui m'appelle. C'est comme si j'essayais de sauter pour la première fois en parachute. J'ai la fascination du vide.

Tu partiras dans quatre mois, seize semaines exactement, tu me l'as dit à ce premier dîner. Voilà aussi pourquoi tu m'intéresses. Il y a une certitude sans appel entre nous. Le verdict de notre rencontre nous est déjà connu. Tu serais comme un oasis dans mon désert. De l'eau pour la soif de ma peau, des fruits pour la faim de mes lèvres, l'ombre de palmiers touffus pour le repos de mon corps épuisé. Tu serais un mirage de chair et de sang devant mes yeux. Mon instinct me dit de te fuir. Tu es paradoxal, comme quand l'ombre et la lumière se trahissent. Quand nous nous sommes retrouvés au second cocktail, tu venais de recevoir de ton siège la date de ton départ vers ton nouveau poste. Au pire des soubresauts politiques en Haïti. Je sais qu'il va se passer quelque chose entre nous. Malgré nous. Une aventure avec date de péremption. Une échéance irréversible et brutale. Un compte à rebours silencieux et violent. Appelle-moi. Ecris-moi. Prends ton temps, mais n'en prends pas trop. Je sais que tu feras ton travail d'homme et que tu viendras à moi. Tu me donnes la foi.

Au téléphone, Saïka m'a parlé de toi, le chef de mission super sympa, spécialiste en santé publique qui a embrassé corps et âme la cause d'Haïti, de ses femmes et de ses enfants. Au cocktail elle a remarqué que tu t'intéressais à moi pendant qu'elle faisait son discours, saluait un tas de gens, posait avec le Ministre, les autorités présentes et toi-même et répondait aux questions de plusieurs journalistes à la fois. Ton manège discret autour de moi ne lui a pas échappé. Saïka se sent le devoir de me protéger. Me protéger des hommes qui ne tombent pas sous son charme, en particulier. Elle m'a posé quelques questions à notre sujet. C'était comme si tu lui appartenais en vertu de je ne sais quel pouvoir. Au fond Saïka souffre d'une grande insécurité qu'elle compense dans son besoin constant d'être admirée et courtisée. Elle a toujours été un peu jalouse de moi depuis nos années de faculté. Elle ne comprenait pas comment et pourquoi des gars s'intéressaient à moi qui n'ai pas sa beauté et sa pétillance. Mais je l'aime et notre amitié est demeurée fidèle même si la politique l'a changée. Mis à part la poursuite d'ambitions personnelles discutables, de nouvelles fréquentations à la limite douteuses et d'une soif de pouvoir qui la rendent vulnérable, Saïka est une femme au grand cœur. Elle veut marquer son passage au Parlement par des actions positives en faveur de la législation sur les droits et les conditions des femmes. Elle ne ménage pas ses forces dans cet objectif.

Il semble que tu te casses les dents depuis trois ans contre la bureaucratie du pays mais qu'avec certains partenaires locaux compétents et de bonne volonté tu as pu optimiser la coopération et étendre la campagne de vaccination des enfants à des coins très reculés du pays. Des centaines de réfrigérateurs solaires ont été installés dans tous les départements pour la conservation des vaccins. Une première dans le domaine de la santé publique à l'échelle nationale. Tu as voyagé à travers presque tous les départements. Quand tu me l'as dit l'autre soir au dîner avec une pointe de fierté dans la voix cela m'a irritée quelques secondes, tu semblais connaître ce morceau d'île mieux que moi, que nous autres. Mais ton opinion et tes vues sur ce qui peut faire changer la situation en Haïti reste en surface, dans les rapports, les statistiques, les chiffres, les graphiques. Des tonnes de données qui ont coûté des millions mais qui n'atterrissent pas. La disjonction est là, voulue, entretenue. Ça c'est aussi vrai. C'est facile d'avoir des jugements et des certitudes quand on gère des budgets internationaux, qu'on a une flotte

de voitures, des employés locaux et expatriés régulièrement payés, des portes officielles qui s'ouvrent. Mais il y a les fils invisibles de l'Histoire. Il y a l'autre Haïti, l'autre histoire à inventer. L'autre indépendance à prendre. Les racines du mal à extirper. Saïka dit que nous garderons un souvenir fraternel et ému de toi. Elle sait, on sait donc dans la communauté locale que tu as été nommé à un autre poste et que tu vas partir bientôt. Je lui ai dit que je t'avais rencontré un an plus tôt à un cocktail et que cela m'avait fait plaisir de te revoir l'autre jour. Mais je ne lui ai pas parlé du dîner ni du croissant de lune comme un fil d'or pur dans le feuillage d'un manguier ce soir-là. Si je lui disais que tu ne m'as pas rappelée depuis cette rencontre, je sais qu'elle me presserait de te contacter, de t'appeler, de t'écrire. Juste pour avoir un certain contrôle de la situation. Mais elle n'en saura rien. Tu lui fais un effet, et tu feins de ne pas comprendre ses appels de phares.

Et puis elle t'a oublié pour me raconter la dernière séance au Parlement avec sa collègue sénatrice du Sud, une grande brigue aux cheveux rouges, la seule femme avec elle au sein de cette Chambre haute qui ressemble plutôt à une garçonnière. Elles se battent pour faire passer une proposition de loi qui donnerait aux femmes victimes de viols le droit à l'avortement. Pour elles, c'est une étape vers la légalisation pure et simple de l'avortement. J'ai dit à Saïka que le problème n'est pas seulement l'avortement, des filles et des femmes interrompent des grossesses chaque jour ici. Il faudrait commencer par renforcer la contrainte paternelle des hommes qui oublient des enfants qu'ils laissent derrière eux, il faudrait donner la chasse aux avorteurs pseudo médecins qui prennent la vie de ces filles et de ces femmes dans des conditions atroces et sans états d'âme. On a bavardé longtemps, nos préoccupations revenant obstinément aux mauvaises nouvelles. Je n'ai pas de secrets pour Saïka, tu es le premier.

Un, deux, trois... dix. Tu m'as appelée au téléphone tard dans la soirée du onzième jour suivant notre dîner. Je n'avais plus envie d'entendre ta voix. Je m'en voulais de t'avoir attendu. Je m'en voulais d'avoir été heureuse d'entendre ta voix, le sourire discret de ta voix. Nous ne nous sommes pas dit grand-chose. M'avouas-tu tacitement ta défaite ? Il t'a fallu tous ces jours pour ne plus résister à ma tentation ? J'ai souri et pensé en mon for intérieur que mon charme s'émoussait. Tu m'a dit que par nature tu es très difficile et que tu hésites beaucoup avant d'entrer dans une relation intime avec une femme. Devrais-je en être flattée ? T'ai-je demandé. Tu as ri et m'a dit : tu es une bonne femme, Zi, une femme saine. Mon prénom dans ta bouche monte en moi comme un chant. Moi, tu me déroutes. Je ne peux pas me mettre à ta place, dans ta peau d'étranger solitaire en ce pays qui brûle. Nous avons pris rendez-vous. Je viendrai te voir à ton appartement le samedi suivant à six heures du soir. Tu ne peux pas venir chez moi. Chez mes deux petits hommes. À cause des consignes de sécurité formelles de ton siège, tes déplacements et les déplacement de ton véhicule de service doivent être uniquement liés aux activités de ta fonction. À ce moment-là je t'ai parlé de l'Autre, mon amant made in U.S.A De cet homme qui occupe sporadiquement ma vie et mon lit. Un ange est passé et puis tu as dit : ok, Zi. Tu savais, il m'a semblé. Notre histoire pouvait enfin commencer. Ce serait une histoire d'amitié, de complicité, sans attache sentimentale, une histoire charnelle. Oui, très charnelle. Nous en avons tous les deux faim et soif. Nous avons convenu de ne jamais nous parler d'amour.

Je suis en train de tomber amoureux de toi, Zi... Tu m'as lâché ça tout de go après quelques minutes de silence. Le visage sérieux et un tantinet inquiet dans la douce lumière du crépuscule baignant l'appartement où je venais pour la deuxième fois. Le flamboyant sous ton balcon est un vertige rouge vers lequel je me précipite. Je contemple cette ramure vibrante et le sang se retire de ma tête. Tu me donnes froid à l'estomac, comme quand je manque de tomber ou que je m'approche du vide. Je perçois le danger autour de moi, très près de mon corps. Une drôle de sensation, une main glacée à ma gorge et entre mes jambes. J'avais envie de pleurer.

Amoureux... ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne me connais pas. On ne se connaît pas. Ta déclaration ne collait pas à l'image de l'homme qui avait attendu près de deux semaines pour me revoir. Et puis, ce n'était pas ça le deal. Il ne faut jamais changer le deal. Ce n'est pas éthique. Qui veut contrôler qui avec des sentiments ? On devait baiser à en mourir, tu te rappelles ? Jusqu'à ton départ dans quelques semaines. Baiser, comme dans se faire plaisir, un arrangement à bénéfice mutuel, sans plus. Dehors, dans les villes, dans les rues, des hommes et des femmes vivent comme des humains ne devraient pas vivre. Des enfants ont faim. Des corps chutent et meurent. On a ça sous le nez tout le temps, c'est devenu une manière de vivre. Comment arrêter cette chute vers la mort ? Nous sommes dans une situation absurde et le moins que nous puissions faire, toi et moi, c'est de ne pas prétendre tomber amoureux. Je ne sais pas tomber amoureuse. Ne change pas ce que nous sommes.

Tu as acquiescé à ma demande mais ton regard têtu disait autre chose. Tu me masses doucement le sexe pour que j'attrape ta folie d'amour. On est bien comme on est. Ne change rien. Je te trouve terriblement sexy avec tes cheveux noirs de coco et ta barbe poivre et sel. J'aime ton corps vif et langoureux à la fois. La vue de tes fesses me trouble. Je suis comme un homme, j'ai quelque chose d'un étalon quand je frôle tes fesses, je pourrais même hennir. Tu vois l'effet que tu me fais ? Je suis profondément troublée. Dehors sous le balcon, le crépuscule brûle les pétales du flamboyant par transparence. Combien faut-il de temps pour aimer d'amour ?

Et puis j'ai compris et accepté que tu tombais, tes remparts s'effritaient, tu apprivoisais tes doutes et laissais ta peau et ton âme me chercher. Tu me faisais confiance, tu avais confiance que nous pouvions faire cette chute ensemble, inquiets mais heureux, tomber dans l'eau de la rivière, les yeux ouverts. Se cherchant du regard. Surtout ne pas se perdre des mains et du regard quand nous sommes couchés dans ton lit, dans la rivière tumultueuse de ton lit, parce qu'il y a urgence. Nous ne pourrions rien rattraper, rien corriger, rien recommencer. Rien pardonner. Nous ne pourrions pas soustraire une minute à l'absence.

Où vas-tu quand tu pars dans ta tête, quand tu voyages dans ta vie. As-tu connu le bonheur ? C'est quoi le bonheur pour toi ? Moi le bonheur c'est le rire de mes garçons, la seule chose sûre de ma vie. Jusqu'à ce que tu viennes.

Demain je te verrai, à l'heure où le vent change de cap sur la flèche des Palmistes et que le soleil fatigué penche sur la mer, enrobant toutes choses d'or et de douceur bleue qu'on en oublie les laideurs autour. Des habitudes nous en avons déjà. Il nous fallait vivre deux fois, trois fois plus intensément chaque moment qui nous était donné, vivre plus lentement que le temps, l'allonger, ou vivre plus vite et le prendre de court, nous faire des souvenirs pour après.

Mais nous ne devions pas nous voir ce samedi-là parce que la veille Port-au-Prince et ses satellites Delmas, Pétion-Ville, Martissant, Carrefour, la Plaine du Cul-de-Sac, soit environ trois millions d'âmes, ont été bloqués. Fermés. Cadenassés. Barricadés. Pays-lock.

Le point de bascule fut le communiqué du Gouvernement annonçant l'augmentation de près de cinquante pour cent du prix du gallon d'essence à la pompe. Cette menace planait dans l'air depuis un bon bout de temps. Le FMI avait le pied sur le cou des autorités financières du pays. L'Etat ne pouvait plus subventionner les produits pétroliers. Tous les indicateurs économiques étaient au rouge. Mais sur les réseaux sociaux c'était l'Armageddon annoncé si le coût de ces produits changeait à la hausse. Tous les secteurs de l'opposition se rencontraient sur ce point. Les répercussions de cette décision dans tous les aspects de la vie mettraient le peuple déjà à genoux sur le grabat. Comble de déveine pour le Président impopulaire et son gouvernement décrié, ce même vendredi le Brésil perdit contre la Belgique à la Coupe du monde de foot qui se jouait en Russie, à plus de dix mille kilomètres de nos cocotiers. Le football brésilien c'est du très sérieux ici depuis Pelé. Aussi sérieux que le carnaval. Ce mélange de grogne existentielle sauvage et de déception sportive insupportable provoqua une violente déflagration. Une explosion qui secoua les fondements de la ville. En un temps record, plus aucune voiture ne put circuler, la vie s'immobilisa. Dans un mouvement d'une effrayante précision, les artères principales, les carrefours de toutes les rues furent barrés de barricades enflammées. Des montagnes de ferrailles et d'objets hétéroclites surgirent avec des pneus qui brûlaient à leurs pieds. Il était encore tôt dans l'après-midi. Les piétons et les voitures surpris par cette paralysie se précipitaient pour rentrer chez eux. Il y avait d'innombrables files de véhicules immobilisés partout, des hordes de piétons tendus traversaient la ville dans toutes les directions, certains durent couvrir des dizaines de kilomètres à pied. Ils étaient rançonnés, menacés, harcelés. Les voitures ne pouvaient que tourner en rond. Aucune issue n'était trouvable. Pays-lock. Pendant trois jours la vie s'arrêta. La République brûlait sur les réseaux sociaux. Le Gouvernement fit marche arrière et rentra son communiqué. Les produits pétroliers ne changèrent pas de prix, sauf qu'on en trouvait pas dans les stations-services. Toutes les occasions étaient bonnes pour faire du profit. Des millions au marché noir du carburant, un durcissement de la crise pour forcer le Président et son gouvernement à partir, les opportunistes spontanés de rançonneurs sur les barricades. Qui organisait quoi ? Qui revendiquait quoi ? Qui payait pour faire quoi ? Rien n'était clair. Il n'y avait que le téléphone pour se dire où l'on se trouvait, pour se rassurer d'être vivant et réfugié chez un ami ou un parent.

Toi aussi tu as été surpris par ce pays-lock, en pleine réunion de travail. Bloqué comme tout le monde. Tu es rentré à pied chez toi à la tombée du soir, tu as l'avantage de passer sans attirer l'attention dans nos rues. Le paradigme changeait. Il n'y avait pas de traitement privilégié tacite pour les voitures diplomatiques et internationales. Pays-lock.

Nous ne devions pas nous voir ce samedi. Le blocage dura trois jours et trois nuits. Puis les barricades furent ouvertes à demi pour laisser passer un trafic ralenti, la vie reprenait sur le qui-vive. Une nouvelle manière d'exister s'installait pour la population. Nos rencontres seraient désormais éclatées entre les pays-lock qui surgiraient à intervalles irréguliers, sous l'effet de mots d'ordres occultes.